ORAISON FUNEBRE

DE CHARLES-MICHEL DE L'ÉPÉE;

*Prêtre, Avocat au Parlement, de la Société Philantropique, Inventeur de la Méthode pour l'*Instruction des Sourds & Muets de naissance, *& leur premier Instituteur;*

Prononcée, dans l'Eglise Paroissiale de S.-Etienne-du-Mont, le Mardi 23 Février 1790, d'après la Délibération de la Commune de Paris, en présence de la Députation de l'Assemblée Nationale, de M. le Maire & de l'Assemblée Générale des Représentans de la Commune,

PAR M. L'ABBÉ FAUCHET,

Prédicateur-Ordinaire du Roi, Représentant de la Commune, Abbé Commendataire de Montfort, Vicaire-Géneral de Bourges.

A PARIS,

Chez J. R. Lottin de S.-Germain, Imprimeur de la Ville, rue S.-André-des-Arcs., n° 27.

M. DCC. XC.



ORAISON FUNEBRE

DE CHARLES-MICHEL DE L'ÉPÉE.

Qui fecerit & docuerit, hic Magnus *vocabitur*.
Celui qui aura fait & enſeigné le bien, ſera appellé *Grand*.

S.-Matth. V. 19.

MONSIEUR LE MAIRE ET MESSIEURS,

Cette maxime évangelique eſt enfin devenue nationale. Il n'eſt plus de *Grands*, au Jugement de la France, comme au Jugement de Dieu, que ceux qui réuniſſent à de grands talens de grandes Vertus. Cet inconcevable abus du langage, cet étrange renverſement de toute Raiſon & de toute Morale, qui faiſoient donner le nom de *Grands* à des hommes qui avoient l'eſprit le plus

étroit, & les mœurs les plus viles, ont cessé parmi nous. Ce n'est plus la Place qui fera la grandeur; ce sera l'élévation d'âme de celui qui l'occupe; &, sans sortir de ses humbles foyers, le Citoyen modeste, qui aura eu du génie, & pratiqué le bien, aura tous les honneurs de la Patrie; la Cité entière se penchera sur sa tombe pour l'arroser de ses larmes, lui dressera les trophées du Mérite, & proclamera sa gloire: *Qui fecerit & docuerit, hic* Magnus *vocabitur.*

Il a fallu la Révolution qui nous rend libres, pour que l'Eloge du plus saint Prêtre, & du plus généreux Citoyen fût prononcé dans un Temple. La sévérité même de ses principes eût paru un obstacle à l'hommage qu'inspirent ses douces Vertus. Son génie, consacré par la plus belle Invention de la Bienfaisance & de la Charité, eût semblé terni & comme profané par des pensées théologiques & morales, qui n'étoient pas celles qui dominoient; &, sous un Gouvernement moins sage que celui qui régit maintenant le Diocèse, on eût forcé les paroles de la Reconnoissance publique d'expirer sur les lévres de la Religion. Telle étoit la servitude où languissoit la France. Les Opinions étoient enchaînées; la Doctrine étoit captive; l'exil & les Prisons menaçoient les Consciences sincères: le Despotisme étoit par-tout; &, quoique plus opposé encore au Royaume de Jésus-Crist qu'au

Royaume du Monde, il ſiégeoit ſur les Trônes des Egliſes, auſſi durement que ſur celui de l'Empire. Cette double Tyrannie ſe ſoutenoit l'une par l'autre. Le Sceptre frappoit, aux ordres des Paſteurs; & la Religion paroiſſoit conſacrer les injuſtices du Sceptre. Chrétiens, Citoyens, vous le ſavez; je n'exagère pas: &, à Dieu ne plaiſe que je veuille aggraver les torts des premiers Miniſtres des Autels, dans des momens où, proſcrivant eux-mêmes l'erreur dont nous avons été ſi long-temps eſclaves, ils ont, à l'exemple de notre bon & Religieux Pontife, fait benir, par des Chants ſolemnels, la Providence, qui a créé, tout-à-coup, dans les ténébres du Déſpotiſme, la lumière de la Liberté. Evitons, au contraire, dans cette Révolution des penſées & des ſentimens, tous les excès & toutes les licences. Honorons, plus que jamais, l'Epiſcopat & le Sacerdoce, cette Sainte Magiſtrature de la Religion & des Mœurs. Engageons, par notre reſpect & notre amour, ceux de nos Concitoyens que Dieu même a conſacrés pour la préſidence du Culte, à n'exercer que le miniſtère de la Vertu. Voyons, déſormais, en eux, ſelon l'ordre de Jéſus-Chriſt, nos Pères, & non pas nos Maîtres; les Gardiens de nos Principes, & non pas les Tyrans de nos penſées; les Directeurs, & non pas les Violateurs de nos conſciences; les Approbateurs, & non pas les Oppreſſeurs de notre Liberté;

enfin des hommes, des Compatriotes destinés à bénir, à réclamer les Droits de l'Humanité, de la Société; & non pas des Adversaires, des Ennemis, qui repoussent, combattent la Nature & la Patrie. Le Clergé, dans la France libre, sera l'élite des hommes les plus vertueux de la Nation; & les beaux jours, les jours sereins de la Religion Catholique naîtront bientôt avec le Soleil pur de la Liberté universelle, dont nous ne voyons l'aurore qu'au milieu des orages, qui précédent, comme à l'origine du Monde, la création de la Lumière; & préparent, comme à la naissance du Christianisme, la régénération de la Fraternité.

Il avoit ces principes, il étoit rempli de ces espérances le Prêtre vénérable dont vous m'avez, Messieurs, commandé l'Eloge. Quelle douce obligation vous m'imposez! Quelles grandes vues de Liberté dans les idées religieuses, & de générosité dans les œuvres utiles à la Patrie, ce sujet simple & touchant nous présente! Vous pouviez choisir parmi les Ministres du Culte, qui siégent si dignement avec vous dans le Palais de la Commune, des orateurs d'un talent plus sûr, pour atteindre à ces nobles & saintes pensées; vous ne pouviez trouver un zéle plus sincère, & une volonté meilleure pour l'entreprendre. C'est le plus satisfaisant usage du ministère de la parole, pour une âme libre & sensible, d'avoir à bénir

la mémoire d'un Prêtre Citoyen ; Jurifconfulte ; Philantrope, Inventeur de la Méthode pour l'inftruction des *Sourds & Muets de naiffance*, & leur premier Inftituteur. Ces titres n'ont rien de faftueux ; mais il furpaflent autant ceux qu'on voit fi pompeufement étalés dans les Oraifons funébres des anciens Grands du Royaume, que le Génie & la Vertu font au-deffus des Préjugés & de l'Orgueil.

Ce Prêtre modefte, fans s'écarter de la jufte foumiffion due à l'Eglife, eut le courage de la Liberté dans fes idées religieufes; & fa Doctrine fut toujours conforme à la voix de fa confcience. Ce digne Citoyen, fans aucun des fecours qu'il eût du obtenir de l'Etat, eut le courage du Patriotifme dans fes actions généreufes; & l'Etabliffement de fon Œuvre fut l'effet de fa feule Vertu. C'eft fous ce double rapport que la Religion & la Patrie confacrent la mémoire de *Charles-Michel* DE L'*EPÉE*, & le proclament GRAND, fous ces Voûtes facrées, & dans cette Affemblée Civique. *Qui fecerit & docuerit, hic* Magnus *vocabitur*.

PREMIÈRE PARTIE.

MESSIEURS,

Quand on célébre dans le même genre de Difcours, la mémoire des Princes & des hommes

puiſſans, on les loue d'avoir été humains, malgré l'orgueil de leur naiſſance, & bons, malgré la hauteur de leur deſtinée. Fidéles aux principes de la Raiſon & de l'Evangile, qui ne nous montrent que des obſtacles à la Vertu, dans l'élévation des rangs, & au ſein de l'Opulence, nous ne pouvons trouver aucun moyen d'Eloge perſonnel pour M. de l'Epée, dans l'heureuſe modeſtie de ſa famille, & dans la douce médiocrité de ſa fortune. Il étoit, pour ainſi dire, le fils de la vertu & du bonheur qui habitent ſi naturellement enſemble dans les demeures paiſibles des ſimples Citoyens. Son père, Architecte du Roi, ne tira d'une place ſi facilement lucrative, que l'entretien d'une héréditaire & honnête aiſance. L'Opulence qui s'offroit à lui ſous la forme des convenances & de l'uſage, ne pouvoit qu'effrayer ſa probité ſévère. Il éleva ſes enfants dans la modération des déſirs, dans la crainte de leur conſcience, & dans les jouiſſances de la Vertu. Cette éducation, ſoutenue par la continuité des exemples domeſtiques, fit une telle impreſſion ſur leurs eſprits, & transforma tellement en habitude dans leurs cœurs, les ſentimens de la ſageſſe, qu'ils y ont perdu, en quelque manière, le mérite d'avoir des penchans à combattre. Les paſſions déréglées leur ont été inconnues. M. l'Abbé de l'Epée, dans les confidences de la vieilleſſe & de l'amitié, diſoit:

» grâce à Dieu, je n'ai jamais commis de ces
» fautes qui tuent les âmes; mais je suis épou-
» vanté, quand je réfléchis combien j'ai mal
» répondu à une si grande faveur du Ciel : une
» mauvaise pensée m'a poursuivi une seule fois
» dans mon jeune âge, Dieu me donna de prier
» & de vaincre; ç'a été sans retour; & j'arrive,
» après une carrière longue & tranquille, au
» jugement de Dieu, avec cette unique victoire.
» Ce sont les grands combats qui font les
» Saints : Dieu a tout fait pour mon salut, &
» je n'ai rien fait qui réponde à l'excellence de
» sa grâce ». Ainsi, cet homme admirable s'effrayoit de sa facile innocence; &, parce qu'elle ne lui avoit couté aucun effort, craignoit de n'avoir été qu'un ingrat. Voilà, mes frères, les heureux effets d'une éducation vraîment chrétienne au sein d'une famille pieuse : voilà les mœurs pures que la Religion seule crée dès la jeunesse, qu'elle entretient toujours de sa douce influence, & qu'elle rend enfin réellement nécessaires par la force de ses saintes habitudes, que tout mouvement vers le vice devient comme impossible. Si M. l'Abbé de l'Epée, n'avoit eu à juger de la corruption de la nature, que par ses propres penchants, il semble qu'il n'auroit pas du croire si sévèrement aux effets du péché originel; &, sur ce point, son expérience paroissoit contredire sa Doctrine. Mais il voyoit les mœurs de la

Capitale, & ſon âme chaſte, qui ne pouvoit concevoir tant de déſordres, trouvoit, hors de lui, la démonſtration de ſa Foi. Il la trouvoit cependant auſſi dans ſon ſein, ſur le point vraîment capital de la déſordination de la Nature humaine : & ici, Meſſieurs, je puis atteſter moi-même ſes paroles. Après avoir examiné avec ſa ſévère ſageſſe, un Ouvrage grave que je lui avois ſoumis, le *Panégyrique de S.-Auguſtin*, il jugea que la Doctrine de ce grand Génie de l'Egliſe étoit fidélement analyſée dans ce diſcours, & il me ſut gré d'avoir inſiſté ſur le principe de tous les vices du cœur humain, l'Orgueil, qui nous fait oublier Dieu & nos frères, troubler l'ordre de la Nature & de la ſociété, pour rapporter tout à nous-mêmes. » C'eſt en effet, » dit-il, notre péché d'origine, c'eſt ce qu'il » faut combatre, toute la vie; il n'y a point de » relâche à ſe permettre; c'eſt tout le mal de » l'homme; c'eſt le mien. Je l'éprouve à toute » heure : vous m'avez loué, ajouta-t-il, en dé- » ſirant mon ſuffrage, je pourrois vous louer » auſſi; mais aſſez d'autres vous empoiſonneront » d'éloges, & de nous-mêmes nous ſommes trop » enclins à nous applaudir au fond de nos cœurs, » tandis que, ſi nous avons un motif de bénir » le Ciel pour nous avoir accordé quelques lu- » mières, nous avons mille raiſons de nous » humilier de nos ténèbres ». Voilà comment

le plus modeſte des hommes s'effrayoit de ſon propre orgueil, & inſtruiſoit ma préſomptueuſe jeuneſſe à s'armer de toutes les forces de la Religion, contre cet immortel ennemi de la Vertu. Pour lui, il s'étoit exercé, dès l'enfance, à étouffer dans ſon ſein ce vice primitif, qui eſt la ſource de tous les autres. L'éducation publique qu'il reçut, ne démentit point celle qu'il ne ceſſoit de recevoir dans l'intérieur de ſa famille. Ses progrès rapides dans les ſciences, ne lui causèrent jamais cette enflure de l'âme qui eſt, ſelon l'Apôtre, leur effet naturel. La Religion y oppoſoit efficacement l'humilité qu'elle ſeule peut inſérer dans le cœur de l'homme.

Une piété ſi ſolide & ſi ſenſible dirigeoit les actions de ſon Adoleſcence que, dès l'âge de dix-ſept ans, ſa vocation pour le ſaint Miniſtère parut à ſes inſtituteurs l'ordre du Ciel. Son empreſſement mêlé de défiance décida, contre leurs premières vues ſes vertueux parents à lui permettre d'embraſſer cet état qui exige tant de vertus, & préſente tant d'écueils. Il mit, pour ſe diſpoſer à la première initiation, plus de ſoins que la plupart n'en mettent pour ſe préparer au Sacerdoce. On lui propoſa ſelon l'uſage, dès-lors établi dans le Diocèſe, une *formule* à ſigner, que ſa bonne-foi ne pouvoit admettre. Rien ne put vaincre ſa ſincérité. J'adjure les Docteurs les plus faciles en Morale; en eſt-il un qui

osât dire qu'il existe une puissance au monde, avec le droit de faire affirmer ce qu'on croit faux ? Celui qui s'y soumettroit ne seroit-il pas le plus servile & le plus lâche des imposteurs ? Mais admirez, Messieurs, comme l'intolérance est inconséquente & incertaine dans ses principes & ses mesures : quand on vit qu'on ne le forceroit pas à démentir sa pensée, on consentit à l'initier dans l'état Ecclésiastique, sans contraindre sa main à signer ce que sa concience désavouoit ; dans l'espoir, lui dit-on, qu'il changeroit de principes, lors de son admission aux ordres sacrés, ou dans la résolution de lui fermer alors irrémissiblement l'accès du sanctuaire. Ainsi, pour approcher de la Table Sainte, pour monter même les premières marches de l'Autel, on peut ne pas exiger à la rigueur telle croyance ; mais pour les secondes marches, il la faut. Dieu n'a pas béni les intolérants ; il leur a refusé la raison. Sans doute, si la doctrine du jeune Adepte eût été contraire à la Foi Catholique, loin de l'admettre dans le Clergé, il auroit fallu l'écarter de toute participation à la Communion intime de l'Eglise, le regarder comme hors du cercle des vrais Croyants ; ne plus le considérer que sous les rapports de la fraternité générale, & de l'universelle charité. Ce n'est plus là l'intolérance ; c'est la justice toujours semblable à elle-même. Car il est impossible qu'un non-Catholique soit

un Catholique : il eſt un frère, un ami ; la Religion ne ceſſe de lui ouvrir nos cœurs ; mais elle lui ferme nos myſtères. Puiſque, de l'aveu de l'intolérance même, M. de l'Epée, ſans changer de ſentimens étoit Catholique pour la première cléricature, il l'étoit donc pour le Sacerdoce : la Foi eſt une ; elle eſt immuable comme la vérité, *Una Fides*.

Le Saint Jeune-Homme, qui, en ſe dévouant au ſervice du Culte, ne cherchoit qu'une ſauve-garde contre les dangers du monde, & les vanités de la terre, ſe contenta de l'idée de reſter toujours au dernier rang, & bénit avec joie la Providence qui ſembloit lui interdire les hauts degrés du Miniſtère où ſon humilité autant que ſon éloignement pour tout déguiſement dans ſa Doctrine, ne lui permettoit pas l'eſpoir d'atteindre jamais.

Il crut, avec raiſon, que ſa piété ſeule, ſes humbles ſervices aux pieds des Autels, & les inſtructions élémentaires qu'il faiſoit aux enfans dans les Temples, n'acquittoient pas ſa dette envers la ſociété ; qu'il devoit la ſervir ſelon toute l'étendue des moyens qu'il avoit reçus de la nature, de l'éducation & du travail. Il tourna ſes yeux vers les honorables & utiles fonctions des Juriſconſultes. Il ne fit pas, avec la négligence vulgaire, les études preſcrites ; il y mit la ſévérité de ſa conſcience. Il fut reçu & prêta le ſerment

le même jour qu'un Magistrat célébre, devenu Chancelier du Royaume, qui posséde encore cette charge éminente, & qui, par le plus étrange usage de l'autorité qu'il exerçoit, a préparé la Révolution. La sévérité du Ministère Evangélique interdit les jeux brillans de l'Eloquence, dans le contraste facile de deux hommes si divers par leurs principes & leurs destinées. Observons seulement que M. de l'Epée avoit une opposition raisonnée, invariable, à l'autorité arbitraire en tout genre. Il connoissoit les Droits de l'Homme & du Citoyen; c'étoit un sage ami, de la Liberté.

Il ne suivit pas long-temps la carrière du Barreau; il avoit une âme sacerdotale : la paix des Autels convenoit à son génie, & ses vertus célestes l'appelloient au Ministère des mœurs. Ses sages Guides le poussèrent à l'accomplissement des vues de la Providence. Un humble Canonicat lui fut conféré pour l'affilier à l'Eglise de Troyes, où le neveu du grand Bossuet accueilloit avec empressement les hommes d'une piété sévère, pour ainsi dire, bannis des autres Diocèses. Sous la direction de ce pieux Pontife, & dans sa maison de probation, l'une des plus édifiantes du Royaume, il se livra sans obstacle à toute la ferveur de son zéle pour la Vérité. Il unit à son gré les plus austères principes aux vertus les plus aimables. Il s'instruisit, comme à l'école des Anges, de la science la plus profonde & la plus importante, la direction des

âmes ; & il reçut enfin le Sacerdoce avec une foi aussi vive & un aussi ardent amour que s'il eût vu Jesus-Christ même lui conférer cette consécration divine. Je ne dis rien, Messieurs, dont je n'aye recueilli fidélement les témoignages ; &, si l'on attendoit que je substituasse un langage ambitieux & profane aux simples & religieux accents de la piété, je proteste que je ne remplirai pas cette attente. Que ne puis-je avoir, au contraire, l'éloquence facile & sainte que ce Prêtre, digne des beaux jours de l'Eglise, employoit pour l'édification des Fidéles, & dont son amitié m'a trop peu donné les leçons ! Il avoit ce talent pur qui ne permet pas de s'occuper du Prédicateur ; & laisse la plénitude de la pensée à la Vérité seule. L'instruction affluoit de ses lévres, selon l'expression de l'Evangile, comme une eau vive qui suit sa direction vers le Ciel, fertilise les âmes, & les éléve à la source éternelle de la vie. La douce chaleur du sentiment animoit, sans efforts, ses paroles, & pénétroit les cœurs. Peu-à-peu l'attendrissement le gagnoit ; ses larmes couloient ; il aimoit visiblement Dieu ; il chérissoit sensiblement ses frères ; il les amenoit à la sagesse par cette grâce d'amour qui est au-dessus de tout art & de tout talent, parce qu'elle est la nature même de la Vérité, l'essence même de la Vertu. Il exerça ce saint Ministère sans interruption dans les Villes & lès Campagnes du Dio-

céſe de Troies, juſqu'à la mort de M. Boſſuet, & y produiſit les fruits inappréciables de la Religion & des Mœurs.

Ce fut dans ce temps, Meſſieurs, nous pouvons le dire, & aucune diſſimulation n'eſt plus néceſſaire dans ces jours où la Vérité ſe trouve libre comme la Nation; ce fut alors, qu'entretenant des Relations intimes avec le vénerable Soanen, perſécuté pour les mêmes idées Religieuſes dont il faiſoit profeſſion ouverte, il dépoſa, dans les mains de ce digne Evêque, ſon acte ſur un décret de Rome, qui a ſi long-temps occupé la France. Cet acte eſt un modéle parfait de droiture d'âme & de pureté d'intention. Il y déplore, avec ſageſſe, les excès des hommes violents, qui, dans une cauſe où l'on ne peut imputer aucune erreur diſtinctement contraire à la Foi, à des Fidéles pleinement ſoumis à l'Egliſe canoniquement conſultée, vouloient, cependant, forcer les conſciences par une tyrannie très-oppoſée à l'Evangile. Il ne s'y permet pas même l'expreſſion injurieuſe, alors reçue contre l'Aſſemblée d'Embrun, où le vertueux Evêque de Sénez fut ſi étrangement jugé par des Pontifes qui auroient été trop heureux, & qui l'avouoient eux-mêmes d'avoir la vérité de ſa foi & la ſainteté de ſes mœurs. Cette Aſſemblée fit des Proſélytes nombreux à la Doctrine de M. Soanen, comme on auroit du s'y attendre; parce qu'il

eſt

eſt naturel aux hommes, même aux Sages, de croire que c'eſt la Vérité qui ſouffre perſécution, & que c'eſt l'Erreur qui perſécute. Si un Evêque, recommandable par mille vertus, avoit réellement abjuré une des vérités de la Foi, & ne vouloit plus la reconnoître, il faudroit, ſelon les régles de la ſageſſe, non pas le perſécuter, non pas l'exiler, mais, après avoir jugé canoniquement ſa doctrine, le déclarer déchu de ſa qualité de Paſteur, & même de la Communion de l'Egliſe, ſans lui ôter jamais la liberté de ſes ſentimens, la liberté de ſa défenſe, & ſurtout la liberté de ſa perſonne. Droits de l'Homme comme vous étiez méconnus ! Droits de Citoyens comme vous étiez immolés ! Droits de la Charité, droits de l'Evangile, que vous étiez loin des eſprits & des cœurs.

Sans vouloir entrer, Meſſieurs, dans les anciennes querelles maintenant aſſoupies, ni vous expoſer les profondeurs de ces doctrines plus eſſentielles, que les eſprits légers & indifférens aux vérités religieuſes, ne ſe le perſuadent, & dont mon deſir, mon amour du vrai a nourri ſouvent mes penſées, j'aurois deſiré, pour la juſtification des principes de M. l'Abbé de l'Epée, & des graves hommes dont il étoit l'émule, vous expoſer avec quelque étendue, comment leur ſyſtême ſur la Liberté Catholique, ſe trouve conforme à celui que nous profeſſons tous ſur

la Liberté Civile. Mais, après avoir ébauché ce parallèle heureux, où les analogies de la Religion & de la Patrie venoient d'elles-mêmes se rapprocher & s'unir, j'ai résisté au désir de vous le présenter, dans la crainte de paroître encore mêler la Politique à l'Evangile, quoiqu'à mon jugement, ils dussent être inséparables, & dans l'appréhension d'altérer, au jugement de plusieurs de nos Frères chéris, la simplicité de mon Sujet. Je me bornerai donc à vous faire observer la pleine soumission de M. de l'Epée, aux décisions constantes de l'Eglise, & la sage liberté de sa conscience, dans son recours à l'Eglise même, sur une décision qu'il croyoit, d'après des motifs qui lui paroissoient évidents, n'être pas un de ses Oracles infaillibles. Personne ne révéroit plus que lui l'autorité du Souverain Pontife & des Evêques, conformément aux Saints Canons. Avec quel respect, quelle reconnoissance il reçut les marques de Communion, & les dons Religieux d'un Nonce, révéré pour ses Vertus! Avec quelle déférence il sollicita, auprès de cet Archevêque, célèbre par sa charité envers les Pauvres, & par la fermeté de son caractère, une permission que donnoit d'elle-même la Loi de la nécéssité! Il s'agissoit de recevoir la Confession des Sourds & Muets de naissance, que seul il pouvoit entendre. Jamais il ne put obtenir une réponse de ce Pontife inflexible envers ceux

qui n'avoient pas ſes opinions. M. de l'Epée ; fidéle aux principes de la plus humble ſoumiſſion envers ſon Paſteur, lui en fit un dernier hommage, en le prévenant que, s'il ne daignoit pas lui répondre, il interpréteroit, à raiſon de la néceſſité, ſon ſilence comme une approbation. Il obtint ce ſilence approbateur; & il renferma étroitement ſon Miniſtère, pour le Tribunal de la Confeſſion, dans la claſſe de ſes Eléves, dont il avoit créé le langage, & dont il ſaiſiſſoit les penſées.

Permettez-moi d'obſerver ici, Meſſieurs, que M. de Beaumont, qui avoit eu ſouvent recours à l'Autorité arbitraire contre ceux qu'il croyoit dans l'erreur, a été enſuite perſécuté lui-même par cette même Autorité, de la manière la plus inique, pour avoir fait conſtamment ce qu'il regardoit comme ſon devoir. Un grand attentat contre la Liberté de l'Homme & du Citoyen, fut commis ſous le dernier Régne. Une Ordonnance deſpotique émana du Trône. Il fut défendu à tous les François, même aux premiers Paſteurs de l'Egliſe, de parler publiquement de certains points de Doctrine & d'un Décret de Rome, que chacun croyoit contradictoirement intéreſſer la Foi. Défendre de parler des Vérités qu'on adore! Défendre aux Paſteurs d'expliquer leur croyance aux Fidéles! Défendre la parole, & la parole de la Conſcience à dés François! Quel délire

de la tyrannie, ſous un faux prétexte de ſageſſe & de paix! Que pouvoit-il en réſulter? Qu'après avoir perſécuté les uns, on perſécuteroit les autres; que les diſſenſions n'en ſeroient que plus vives; & qu'aucun ne voudroit ſe perſuader que la Puiſſance Royale eût le droit d'étouffer la Conſcience, au paſſage de la voix, & de tuer la Vérité ſur les lévres. Oui, la Vérité, Meſſieurs; car c'eſt toujours elle qui a l'adoration des hommes, lors même qu'ils tranſportent à l'Erreur ſon ſaint caractère & ſes attributs divins. S'ils ſe trompent, c'eſt un motif de plus pour les entendre, afin de les éclairer. Il faut ſur-tout ne pas impoſer ſilence à ceux qui ſont diſtinctement élus parmi les Peuples, & conſacrés par la Religion pour exercer le Miniſtère de la Doctrine. Ils ne ſont pas infaillibles eux-mêmes, il eſt vrai: chaque Fidéle a droit de parler ſagement hors des Temples, & de publier des Ecrits modeſtes, pour réclamer les Principes, & rétablir les Traditions. Enfin l'Egliſe Univerſelle, canoniquement délibérante, ayant ſeule l'infaillibilité; tout ce qui n'eſt pas clairement conforme à ſa Doctrine connue, & à ſes Décrets immuables, eſt ſuſceptible d'être porté, en dernier jugement, à ſon ſuprême Tribunal. Ainſi la Vérité ſainte conſerve ſon empire; la liberté de conſcience exerce tous ſes droits; & le Chrétien, le front levé vers le Ciel, ne reconnoît que le Ciel même

pour Juge de ſa Foi, dans les Oracles du Peuple de Dieu, proférés par l'univerſalité de ſes Interprétes. Tous avoient donc le droit de dire leurs penſées; il ne falloit tyranniſer perſonne; il n'y auroit pas eu de tempêtes dans l'Egliſe; car les orages n'y naiſſent que de l'Intolérance. La Vérité pure ſe feroit éclaircie paiſiblement par la Liberté même; & les liens de la fraternité n'auroient point paru continuellement prêts à ſe rompre par le Deſpotiſme, toujours incertain & toujours injuſte, du Gouvernement.

Telle étoit, Meſſieurs, la ſage Doctrine de M. l'Abbé de l'Epée. Combien il étoit loin d'approuver le recours aux Tribunaux Civils contre les refus inſpirés par le faux zéle, & contre les actes de ſchiſme que ſe permettoient les Adverſaires de ſes opinions! Dans ſa propre Paroiſſe, un Prêtre, que le Fanatiſme agitoit tellement, que cette paſſion a dégénéré enſuite en une démence conſommée, lui refuſa publiquement, & avec des qualifications odieuſes, le ſigne de pénitence que les Fidéles reçoivent en commençant le Carême. « Monſieur, lui répondit cet » homme ſimple & grand, c'eſt en qualité de » Pécheur que je me ſuis proſterné à vos pieds, » pour vous prier de répandre ſur ma tête les » cendres de la pénitence publique; vous me » les refuſez; pour l'humiliation, c'eſt, au moins, » comme ſi je les avois reçues. J'ai rempli le

» devoir de ma conſcience; je ne veux pas tour-
» menter la vôtre ». Et il ſe retira dans le calme de ſes penſées, & la ſécurité de ſes ſentimens. Le même Zélateur outré repouſſa ſolemnellement, ſous le même prétexte, de la Table Sainte un pieux Eccléſiaſtique, qui eſt toujours reſté dans les derniers Ordres de la Cléricature, & pour qui M. de l'Epée avoit la plus juſte eſtime. Le ſcandale éclatant de ce refus appella l'attention des Tribunaux; mais M. de l'Epée lui-même joignit ſon zéle pacifique à celui du grave Curé de S.-Roch, dont il étoit l'ami, & dirigea les démarches généreuſes de l'offenſé, pour calmer les Magiſtrats. Il croyoit que, dans un ordre meilleur de la Choſe publique, ç'auroit dû être aux ſeuls Juges d'Egliſe à prononcer ſur l'adminiſtration des Sacremens, comme ſur la Doctrine; parce qu'il n'appartient qu'à l'Egliſe, par le Jugement du Presbytère, de régler l'admiſſion au Choſes Saintes, & de punir, par une juſte interdiction des Fonctions Sacerdotales, celui qui en abuſe par des refus fanatiques. Il étoit convaincu que, dans l'état de diſſenſion où ſe trouvoient les eſprits, & où ceux qui avoient ſes principes ne pouvoient eſpérer aucun jugement favorable de la plupart des Chefs des Diocéſes, il falloit ſouffrir cette privation ſenſible; ne répondre à l'injure que par la patience; abandonner, ſelon la leçon de l'Evangile, ſa tunique &

ſon manteau, plutôt que de diſputer devant la Juſtice Civile, & croire que la demande inſtante, le vif déſir des Sacrements ſuppléoient, devant Dieu, même à la mort, aux effets ſalutaires de cette Participation ſacrée. Il eſt impoſſible, Meſſieurs, de combiner une Doctrine tout à-la-fois plus religieuſe & plus raiſonnable, plus ferme & plus douce : c'eſt la fraternité conciliée avec la liberté de conſcience ; c'eſt la Philoſophie de l'Evangile dans ſa perfection.

Sur un génie auſſi ſage, les illuſions ne pouvoient exercer aucun empire ; il étoit convaincu de la réalité des Miracles que Dieu peut opérer dans tous les ſiécles ; mais aucun n'étoit néceſſaire pour ſa croyance perſonnelle. Il fit, à l'occaſion de celui qui obtint, il y a près de vingt ans, une ſi grande célébrité (la guériſon du Paralytique de S. Côme, dans la Proceſſion ſolemnelle de l'Euchariſtie) au Docte & pieux Ecrivain, qui en a recueilli les preuves, & qui l'engágeoit à les vérifier lui-même, la réponſe qui caractériſe le mieux ſa Philoſophie & ſa Foi : « Si le Mi» racle ſe faiſoit à ma porte, je ne l'ouvrirois » pas pour le voir ». Ainſi S. Louis refuſa d'interrompre ſa Prière, pour contempler, lui diſoit-on, l'Apparition ſenſible de Jéſus-Chriſt dans le Sacrement des Autels. Les Saints & les Philoſophes n'ont nul beſoin de Miracles ; ils ont l'Evangile & l'Egliſe, le Sentiment & la Raiſon.

Quand Dieu interrompt le cours ordinaire de ſes Loix, c'eſt pour les foibles eſprits ; les âmes fortes ont des convictions ſupérieures à tous les Prodiges : *quia vidiſti me, credidiſti ; beati qui non viderunt & crediderunt* !

Enfin, Meſſieurs, malgré ſa foi vive à tous les Dogmes Catholiques, & ſon ferme attachement à la Doctrine des Grands-Hommes de Port-Royal, M. l'Abbé de l'Epée n'étoit ni un Dévot ombrageux, ni un homme de parti. Nulle eſpéce de fanatiſme n'avoit accès dans ſon âme. Il accueilloit, avec une bienveillance ſenſible, les perſonnes oppoſées à ſes principes ; rarement il diſcutoit avec elles les objets de leur croyance diverſe. Quand on vouloit s'en occuper, c'étoit, de ſa part, des entretiens, & non pas des diſputes ; c'étoit cette vraie tolérance qui aime à croire à la bonne-foi de ſes Frères, à eſpérer tout pour eux, de la Grâce du Père Céleſte ; & non pas ce Deſpotiſme atroce, qui ne voit, hors de ſes opinions, que des Réprouvés.

La tolérance, mes Frères, ô la douce & ſainte parole ! l'aimable & vertueux ſentiment ! On n'a ni charité, ni humanité ſans elle : M. l'Abbé de l'Epée en étoit rempli. Il faut le dire, à la gloire des Diſciples de la même Doctrine qu'il profeſſoit ; ce ſont eux qui ont réclamé, le plus haut, l'état civil pour les Proteſtans : leurs Ecrits publics, leurs inſtances perſévérantes ont mis un

grand poids dans la balance de l'Opinion. Qu'il étoit satisfaisant pour la vraie Philosophie, pour le pur Patriotisme, &, ce qui les comprend l'une & l'autre, pour la parfaite Religion de l'Evangile, de voir les Catholiques les plus sévères, ceux qu'on regardoit si faussement comme les réprobateurs du genre-humain, appeller à grands cris au sein de la fraternité nationale & de l'unité citoyenne, ces familles nombreuses qui, malgré la diversité de leur croyance, n'en doivent pas être moins chères à la Patrie & à nos cœurs! Recevez le tribut de nos hommages pour vos généreuses pensées & vos constans efforts en faveur de cette tolérance équitable, non-seulement vous digne objet de cet Eloge, & vous son émule dans la science des Saints & dans la sage direction des Talens pour l'avantage de la Société, vertueux Abbé Guidi; mais vous qui vivez, qui êtes témoins du succès de vos vœux, grave Magistrat (1), qui en fîtes, le premier, retentir solemnellement le Temple de la Justice, & vous qui, après les y avoir appuyés de toute l'éloquence de votre sagesse, avez tant concouru à les faire couronner par les Représentans de la Nation que vous avez eu deux fois le suprême honneur de présider (2); voilà, Messieurs, les Citoyens, les amis de la Liberté,

(1) M. Robert de S.-Vincent.

(2) M. Fréteau de S.-Just.

les Zélateurs de la Fraternité, que forme la févérité de l'Evangile. Le Fanatifme ! Ah ! qu'il eft loin de leur doctrine ! Il eft impoffible, au contraire, de préjuger la damnation d'un feul homme dans leur fyftême religieux : pourquoi ? parce qu'en reconnoiffant que la Grâce eft toute puiffante, & qu'elle peut opérer, à la volonté du Père Célefte, des prodiges imprévus, ineffables dans les cœurs qui en paroiffent les moins dignes, toutes les âmes s'abordent avec les falutations de l'Efpérance & s'embraffent dans les liens de la Charité.

Des champs libres de l'Helvétie, un Proteftant vint s'inftruire, en faveur de fes Concitoyens, de la fcience des fignes dont M. l'Abbé de l'Epée étoit l'inventeur : il trouva, en lui, un tendre ami, un vrai père : la fainte amitié gagna fon cœur ; il fentit que la Religion d'un homme fi parfait devoit être la véritable : il alla au-devant de fes lumières ; il en remplit fon âme : il devint bien plus qu'un Catholique ; il fut un Saint. Il refta, quelque temps, dans la Capitale, privé de fortune & vivant de fes travaux : M. de l'Epée voulut lui faire accepter, dans un moment de détreffe, une fomme de 600 livres ; ce fut impoffible. « Vous m'avez enfeigné combien l'état » de l'homme qui travaille en paix dans l'indi- » gence & qui fouffre les privations fans mur- » mure, eft agréable au Ciel ; vous m'avez donné

» vos principes : après ce don, tous les autres
» me font inutiles : de plus nécessiteux que moi
» jouiront de vos largesses. J'ai appris, de vous,
» à aimer Dieu, mes Frères & le Travail : je
» suis riche de vos bienfaits ». Sublime perfection de l'Evangile! voilà bien ton langage! voilà ce que la Grâce opéroit dans le cœur d'un Protestant, quand il s'étoit, pour ainsi dire, appliqué sur celui de M. de l'Epée pour en recueillir la divine influence.

Ce saint Prêtre chérissoit tous les hommes, & ne connoissoit pas ces antipathies d'opinions, qui ont fait tant de mal sur la terre. On sait trop que cette aversion fatale se fait sur-tout sentir plus ordinairement entre ceux qui, ayant le même fond de croyance religieuse, diffèrent par quelques nuances marquées que chacun croit essentielles. C'est la touche connue des grandes haines : pour M. de l'Epée, ce n'étoit rien dans sa tendresse. Vous en avez eu, Messieurs, des preuves frappantes (1); elles sont encore vives; elles parlent encore, à ce moment, dans ce Temple. Les larmes qu'on a versées dans la Maison de la Commune, & qui coulent de nouveau dans la

---

(1) Dans la personne de M. l'Abbé Masse, qui n'a pas les mêmes opinions que M. de l'Epée, qui étoit cependant bien-voulu de ce sage Maître, & que a Commune a désigné provisoirement pour son successeur auprès des Sourds & Muets de naissance.

maiſon de Dieu, juſtifient, avec aſſez d'éloquence, ce glorieux témoignage du à ſa mémoire.

Un dernier trait de ſa tolérance charitable & de ſon univerſelle fraternité, auquel les conjonctures prêtent le plus touchant intérêt, c'eſt ſon zèle ardent & ſes douces eſpérances en faveur des Juifs. Oh! s'il avoit aſſez vécu pour les voir rapprochés de nous, au nom des Loix, & prêts à rentrer dans la Famille Nationale! qu'il auroit béni & les Légiſlateurs qui commencent cette union, & la ſuprême Providence qui diſpoſe les événements à l'accompliſſement de ſes grands deſſeins! Il diſoit que l'état de proſcription où les jugemens de Dieu avoient permis que l'injuſtice des Nations tînt ſi long-temps ce Peuple diſperſé & comme déſuni de l'Univers, étoit la ſource fatale de ſes uſures, & des mœurs avilies que lui commandoit, pour ainſi dire, la haine du genre-humain: qu'au moment où l'on traiteroit les Juifs comme des frères chéris, ils deviendroient des hommes eſtimables, de grands Citoyens, & bientôt, conformément aux ſaints Oracles, des Chrétiens parfaits qui réſuſciteroient eux-mêmes l'Evangile parmi les Nations. Comme les belles âmes s'épanouiſſent à ces douces penſées! Combien la doctrine du Prêtre vertueux que nous pleurons touche & pénétre nos cœurs! Mais réſervons, Meſſieurs, notre ſenſibilité pour ſes actions généreuſes, & ſur-tout pour ſon œuvre par excellence. C'eſt peu d'avoir enſeigné le bien

avec ſageſſe ; il l'a fait avec héroiſme. Il n'a pas poſſédé ſeulement la ſcience ; il a eu le génie de la Vertu.

SECOND POINT.

La Vertu, jointe au Génie, eſt la plus grande exiſtence qu'on puiſſe avoir ſur la terre, & propager dans l'éternité : ſeule, elle eſt belle & mérite l'amour : avec le Génie, elle eſt ſublime, & obtient un culte. M. l'Abbé de l'Epée étoit tourmenté du beſoin d'être utile. Pour s'acquitter de ſes facultés envers la Providence, & payer à la Société la dette de ſon cœur, il travailloit ſa penſée ; il agitoit ſon âme. Le miniſtère ſolemnel de la Parole évangélique dans les temples, & le miniſtère obſcur, mais plus utile encore de la ſanctification des mœurs dans le Tribunal des Conſciences ne lui étoient plus confiés par les Pontifes. Prêtre & Citoyen, cet homme, eſſentiellement bon & vertueux, qui avoit l'ardeur du bien, comme les autres ont le feu des paſſions, ne pouvoit vivre ſans ſervir l'Egliſe & ſa Patrie. C'étoit trop peu pour ſon zèle de verſer les conſeils de la Sageſſe dans toutes les âmes qui lui en marquoient le deſir, & de diriger, par de ſimples avis, dans les voies de la Morale, une multitude de Fideles que la confiance rapprochoit de ſon cœur. Il falloit qu'il inventât quelque moyen d'étendre l'influence de la

Religion, ſource féconde, non-ſeulement des vertus parfaites & rares, mais des vertus communes & populaires, qui ſont l'âme de la Société. L'amour de Dieu & des hommes eſt toute la Religion : quand ce ſentiment domine réellement les idées & les affections d'un Mortel doue de Génie, il enfante des prodiges d'humanité ; il crée des miracles de patriotiſme. « On me défend de faire connoître Dieu à ceux qui entendent ; je le ferai connoître à ceux qui n'entendent pas. On ne me permet point de le faire bénir par ceux qui parlent ; je le ferai bénir par ceux qui ne parlent pas. L'Etat me délaiſſe à l'intolérance ; je veux donner à l'Etat une Claſſe entière de Citoyens utiles. On ne m'aidera point ; je ferai tout. Si Dieu eſt avec moi ; s'il me donne l'amour de mes frères ; ſi ſa Parole éternelle féconde mon eſprit ; ſi le Verbe, qui eſt l'univerſelle penſée, me communique une étincelle de ſa lumière créatrice ; je vaincrai les obſtacles ; je ſuppléerai les ſens ; j'achéverai l'humanité dans ceux qui ſont privés de ſes organes ; je donnerai des hommes à la Nature, des Chrétiens à l'Evangile, des Citoyens à la Patrie, des Saints à l'Eternité ». Il a dit ainſi dans ſon cœur, & il l'a fait. Il a appellé la lumière ; la lumière a paru. *Fiat lux, & facta eſt lux : Dixit & facta ſunt.* Mais Dieu qui n'a pas beſoin de temps pour ſes Œuvres, & qui produit ſoudain, parce qu'il eſt

l'Être, ne communique ſa Puiſſance Créatrice, à la Vertu & au Génie des Hommes, qu'à proportion de la réflexion, de l'application, & des efforts, qui ſont la Prière du génie, & de la confiance, de l'eſpérance & du courage, qui ſont la Prière de la Vertu. Voilà, ſelon l'expreſſion d'un ſaint Père, cette Toute-Puiſſance ſuppliante qui peut être communiquée aux plus parfaites Créatures, pour l'exercer péniblement ſur la Terre, & pour la continuer enſuite facilement dans les Cieux : *Omnipotentia ſupplex.*

Il exiſtoit déjà une Science des ſignes, pour ſuppléer la parole matérielle & ſenſible, quand M. de l'Epée commença de s'occuper à créer une autre Science pour ſuppléer la parole intérieure & intellectuelle. Quelques Hommes d'un rare talent avoient inventé la *Dactylologie*, qui figure, avec des ſignes, les lettres, les ſyllabes, les phraſes; d'où réſulte, pour les Sourds & Muets de naiſſance, le pouvoir de lire & de compoſer des lignes écrites dans un langage convenu. Cet Art donne l'écorce des idées, mais n'en donne pas la ſubſtance. On ne ſait pas ſi les Eléves attachent les mêmes penſées que nous aux mêmes traces d'expreſſions. Tout eſt flottant & incertain. On ne peut s'aſſûrer d'une exacte conformité d'intelligence, que pour le petit nombre d'objets viſibles & palpables auxquels on applique immédiatement leurs yeux & leurs mains.

Les idées purement Spirituelles & Morales, ne peuvent être créées par cette Méthode. Si quelques-uns des Disciples, qui l'ont suivie, paroissent avoir les notions de ces idées, ce sont des apparences vagues, indécises, dont aucune progression, aucune tenue d'entretien suivi, & de conduite correspondante ne peuvent justifier la réalité. Ceux d'entre les Sourds & Muets *Dactylologistes*, qui ont effectivement des pensées pures, & qui prouvent, par une série de raisonnemens, que le langage interne des idées abstraites & morales, qui sont la vie de l'intelligence, leur est infus, ont reçu nécessairement des instructions analogues à la Science créée par M. de l'Epée; ou ils ont atteint, par une suite très-longue & très-pénible d'analogies intellectuelles, résultantes d'une prodigieuse lecture, à une sorte de conception de la chaîne d'idées qui constituent l'éducation de l'esprit Humain.

M. de l'Epée ne se contente pas de faire de ses Sourds & Muets de naissance, des machines ingénieuses, qui paroissent comprendre & signifier des paroles : il en fait des esprits purs, qui saisissent plus exactement que nous, & transmettent plus rapidement des idées. Il leur apprend le langage universel de l'intelligence avec lequel on peut s'entendre & se communiquer dans tous les idiômes de l'Univers; & ce langage, il en est l'inventeur. Il dicte, en un instant rapide où

où nous aurions à peine prononcé, en plusieurs mots, deux penſées, une ſuite de conceptions profondes que ſes Diſciples, ſans oreilles & ſans voix, ſe ſont appropriées ſoudain, & qu'ils écrivent hâtivement avec une correction parfaite, en ſix Langues différentes. On voit (& l'étonnement eſt extrême, l'admiration eſt infinie) des hommes qui n'ont que la moitié de nos ſens, porter, au-delà de leurs bornes connues, nos facultés intellectives. La préciſion eſt incroyable : la rapidité paroit ſurnaturelle. Nous tâtonnons avec nos paroles; ils volent avec leurs ſignes. Nos eſprits rampent & ſe traînent dans de longues articulations; les leurs ont des aîles, & planent ſans ralentiſſement dans l'immenſité de la penſée. Le temps ne ſemble plus la meſure des idées, qui ne ſont point ſucceſſives, mais ſimultanées. Un enſemble ſoudain de ſignes réunis donne l'enchaînement de vingt conceptions diverſes. Les converſations rapides formeroient de longs volumes. M. de l'Epée, en une ſeconde, éveilloit, à ſes Eléves, des idées pour des pages d'écriture que chacun d'eux traçoit à l'inſtant en Langue Latine, Françoiſe, Eſpagnole, Italienne, Allemande, Angloiſe, & tous avec une préciſion pure, une exactitude inimaginable. Les eſprits ſupérieurs, qui en étoient témoins, s'affaiſſoient de ſurpriſe, & les hommes de génie ſe trouvoient comme réduits à l'idiôtime

devant ces demi-humains qui paroiſſoient élevés par la rapidité de leurs communications intellectuelles à la ſphère des Eſprits céleſtes.

Et c'eſt, en effet, Meſſieurs, le langage des Anges que parlent les Diſciples de M. de l'Epée. Ce ſont les idées de Dieu & de ſes Myſtères, de Jéſus-Chriſt & de ſa Religion, de la Morale & de la Vertu, de la Métaphyſique & des Préciſions de l'Exiſtence, des grands Rapports & de l'enſemble de la Nature, des Signes apparents & de la profonde réalité des choſes, de la Vérité ſubſtantielle & de la perfection même, qui circulent dans leur eſprit comme la lumière dans les Cieux. Il les avoit rendus capables de s'inſtruire de toutes les Sciences uſuelles, de tous les Arts de la Société : c'étoit le plus facile effet de leur Inſtitution; mais ce n'en étoit que l'objet ſecondaire. La Patrie elle-même a encore plus beſoin de la Vertu que des Talents : & celui que la Religion avoit rendu le meilleur des Citoyens, vouloit que ſes Eléves euſſent le même mobile, pour atteindre à tous les moyens d'utilité publique, qui ne réſultent jamais pleinement que du véritable amour de Dieu & des Hommes. Je voudrois avoir mille voix plus éloquentes pour le dire aux Humains doués de tous leurs ſens, & qui ne profèrent plus, & qui n'entendent plus cette Vérité ſuprême; ainſi que M. de l'Epée avoit mille ſignes plus efficaces pour l'inculquer à des Êtres ſans oreilles & ſans parole,

& qui la saisissoient comme le souverain bien : c'est Jésus-Christ qu'il faut connoître pour atteindre à la perfection de l'Humanité. Ceux qui le connoissent, en effet, employent toutes leurs facultés, toutes leurs puissances en faveur de leurs Frères. Et alors quelle Société ! quelle Patrie ! quelle activité dans les Talents ! quelle amabilité dans les Mœurs ! quelle communication de fortune de ceux qui possédent à ceux qui n'ont pas, & par conséquent quelle égalité entre les Pauvres & les Riches ! Quelle émulation de services mutuels ! On vit les uns pour les autres ; on est prêt à mourir pour ceux qu'on aime, & tous les Concitoyens sont des amis ; on respecte les Loix ; on adore la Justice ; on voit un autre soi-même ; on voit Dieu dans tous les hommes ; on est équitable ; on est bienfaisant ; on ne respire que la bonté ; on ne vit que d'amour. Avec la connoissance vraie, la connoissance pratique de Jésus-Christ, on seroit uni comme la Famille céleste ; on anticiperoit le Ciel ; & rien n'affoibliroit le Bonheur, parce que rien n'altèreroit la Vertu.

Telle est, Messieurs, la divine Science que M. de l'Epée communiquoit à ses Disciples ; & il n'avoit créé sa Science universelle de la pensée, que pour s'y élever avec eux. Puissance sacrée de la Religion ! voilà tes Œuvres. Ceux qui tourmentent la Nature & la Patrie par leur

orgueil & leurs paſſions, & qui ſe diſent Chré-tiens, ſont des impoſteurs : ce ſont eux qui, en donnant lieu de croire, à la vue de leur con-duite, que la Religion eſt non-ſeulement inutile, mais contraire à la Fraternité, à l'Humanité, à la Liberté, au Bonheur du Monde, ſont les vrais inſtigateurs de l'Impiété dans les Empires. Des Prêtres, qui auroient la perfection du Sa-cerdoce de Jéſus-Chriſt, comme M. de l'Epée, raméneroient tous les cœurs à l'Evangile, & con-ſommeroient la régénération de l'Ordre ſocial.

L'Héroïſme en grande repréſentation importe, ſans doute, eſſentiellement à la Choſe publique; &, dans un moment où la force des conjonc-tures appelle les Peuples à la Liberté, il influe, d'une manière efficace, ſur les heureuſes Révo-lutions des Etats. Mais la ſoif de la Réputation, le déſir de l'eſtime, l'admiration, l'amour des Concitoyens ſecondent, par une impulſion toute puiſſante, l'eſſor du Courage, le zéle du Patrio-tiſme & le Génie du Bien. Bailly & la Fayette, nos dignes Chefs, dans ce Diſcours, vous n'aurez pas d'autre éloge. Ce ſont les Héros de tous les jours, de tous les ſacrifices, de toutes les uti-lités qui, pouvant ſeuls vivifier la Société dans ſes Claſſes diverſes, & y rallumer le feu ſacré des Mœurs, ſont le grand beſoin de la Patrie : c'eſt le Citoyén ſeul avec l'énergie de ſa Vertu; n'empruntant rien des regards des Hommes, n'eſpérant rien de leur faveur; ſervant l'Huma-

nité, ſans le ſecours de l'Opinion, dans des travaux inconnus & des veilles ignorées, à travers les dégoûts & les ingratitudes, donnant ſa vie au Bien public, non pas dans des jours étincelants de gloire, mais dans une longue continuité d'oubli de ſoi-même; dans une patience inaltérable de vingt & trente années; dans une abnégation compléte de la Fortune, de la Renommée, de tout ce qui alimente l'Emulation & enflamme le Génie : c'eſt cet Homme d'autant plus grand qu'il n'a point penſé à le paroître, & qu'il n'a eu de force que dans ſa conſcience : c'eſt lui qui atteint à toute la hauteur de l'Héroïſme, à toute la perfection du Civiſme; & il n'appartient qu'à la Religion de le former.

Voyez ce Prêtre doucement obſcur, à qui une aiſance modeſte offre les faciles jouiſſances de la vie, qui, payant une dette vulgaire aux devoirs de ſon état, pouvoit ſe croire acquité envers la Vertu, & couler ſes jours dans une piété tranquille, dans les ſimples plaiſirs de l'innocence; voyez-le fatiguer ſon eſprit, agiter ſon cœur, forcer & vaincre la Nature, pour ſervir l'Humanité dans ſes plus informes productions, ſe conſacrer au ſervice de la claſſe la plus abandonnée de Dieu & des hommes, s'y dévouer avec un amour égal à ſon génie; revenir pour lui-même aux premiers élémens de la penſée, afin de conduire, par des progreſſions minutieuſes,

lentes, incalculables, ses chers Eléves aux plus hautes conceptions; ne se reposer jamais, ne se rebuter jamais, ne se démentir jamais; donner son temps, ses revenus, ses peines, son sommeil, ses habitudes, son existence, son bonheur à cette laborieuse Entreprise; inventer une science vraiment universelle pour la transmission la plus rapide des idées; porter l'intelligence humaine au-delà de ses anciennes limites; créer un art qui, s'il devient partie de l'Education publique & s'il s'étend dans les Nations, sera le plus simple & le plus facile moyen de communication pour les Peuples de toutes les parties du monde; travailler, dans l'intervalle de ses Leçons publiques & privées, à ce *Dictionaire général des Signes*, qui, lorsque les plus forts d'entre les Maîtres qu'il a instruits, l'auront conduit à sa fin, sera le plus étonnant & le plus utile Chef-d'Œuvre du Génie des Hommes; redescendre, sans cesse, de ces hauteurs de la Pensée aux dernières & aux plus humbles Idées de l'enfance; toujours égal à lui-même, toujours serein, toujours bon, toujours aimable, toujours sensible; toujours la Candeur sur le front, la Vérité sur les lévres, la Charité dans le cœur. Ah! je révère la Nature angélique, mais je ne la conçois pas plus pure: j'aspire à la Patrie des Cieux, pour y trouver d'aussi parfaits Concitoyens. S'ils étoient donc multipliés sur la terre, ces Êtres formés sur le Modéle de Jésus-Christ! si nous

avions des Maîtres & des Disciples de cet Ordre moral ! si l'Evangile, l'Evangile si peu observé, si peu connu, devenoit l'âme de la Société, la vie des Nations, le Code divin des Empires! L'Esprit de Dieu même régiroit l'Univers; les Hommes seroient créés pour le Bonheur; la face de la Terre seroient véritablement renouvellée, & changée en un jardin de délices: *Emittes spiritum tuum, & creabuntur; & renovabis faciem Terræ.*

Les vraies, les ineffaçables délices, mes Frères, on ne les trouve que dans la Vertu. M. de l'Epée ne cherchoit pas le bonheur du temps dans son œuvre; il sembloit le fuir, au contraire, & s'immoler aux peines, aux ennuis d'un travail qui exigeoit tous les genres de sacrifices. Il fut, cependant, malgré l'indifférence du Gouvernement, & l'ingratitude de la Patrie, le plus heureux des Mortels, comme il en étoit le plus digne. Voulez-vous voir, Messieurs, comment on dispensoit les Grâces dans l'Etat, & comment on les refusoit. Avant d'avoir mérité aucune attention des Ministres, qui, dans sa jeunesse, régissoient l'Empire, on lui offrit un Evêché en reconnoissance d'un service personnel que son père avoit rendu au Cardinal de Fleury. On juge assez qu'une Dignité si sainte, offerte par un tel motif, à un Prêtre de vingt-six ans, qui avoit de la Religion, ne pouvoit être acceptée ni par lui, ni par sa vertueuse famille. Mais, quand à soixante

& dix ans après tant & de ſi utiles travaux, il demanda, non pour lui-même, mais pour la perpétuité de l'Inſtitution qu'il craignoit de voir périr à ſa mort, une dotation néceſſaire à la Patrie; malgré la volonté poſitive du meilleur des Rois, il ne l'obtint pas; & des promeſſes, non encore exécutées, furent preſque le ſeul effet de la bienveillance Royale, & l'unique ſuccès de ſon zéle. L'Empereur, qui, durant ſon ſéjour à Paris, ne trouva rien de plus digne de ſon admiration que l'Œuvre de M. de l'Epée, lui témoignoit ſa ſurpriſe de ce qu'il n'avoit pas même une de ces Abbayes qu'on prodigue à des hommes inutiles; il lui offrit d'en faire la demande au Roi; &, s'il y trouvoit de la difficulté, de lui en donner une lui même dans ſes Etats. M. de l'Epée répondit, à ce Souverain avec ſon ordinaire ſimplicité: « La Religion ne permet pas de demander pour » ſoi les biens d'Egliſe; & ceux qui en diſpo- » ſent, ne les donnent guères ſans qu'on les » ſollicite. Si, à l'époque où mon Entrepriſe » étoit déjà commencée avec ſuccès, quelque » Médiateur puiſſant eût demandé & obtenu pour » moi un riche Bénéfice, je l'aurois accepté, » pour le tourner entièrement au profit de l'In- » ſtitution. Aujourd'hui, ma tête penche vers le » tombeau; ce n'eſt pas ſur elle qu'il faudroit » placer ce bienfait; c'eſt ſur l'Œuvre elle-même: » je vais finir; il faut qu'elle dure; & il eſt » digne d'un grand Prince de la perpétuer & de

» l'étendre pour le bien général de l'Humanité. »
L'Empereur saisit cette pensée juste ; il fit venir de Vienne un Prêtre, d'une intelligence rare, pour s'instruire auprès de l'Instituteur, & devenir lui-même un grand Maître. M. de l'Epée vécut assez pour voir son Œuvre solidement établie & propagée, non-seulement en Allemagne, mais dans presque toutes les Contrées de l'Europe. Ce fut pour lui un bonheur, que toutes les Richesses du Monde, versées dans ses mains, n'auroient pu égaler. Il eut la joie de voir les Maîtres habiles qu'il avoit formés parmi ses Compatriotes, répandre aussi sa Science dans plusieurs Villes du Royaume, & spécialement à Bordeaux, (1) sous les auspices d'un Pontife éclairé, que son Patriotisme même a fait revêtir, si avantageusement pour la Nation, de la première dignité de la Justice. M. de l'Epée étoit convaincu que son Œuvre s'éterniseroit à Paris par le zéle de ses Concitoyens. Vous voulez, Messieurs, remplir son espoir. La confiance qu'il en avoit l'a consolé de mourir avant qu'on eût jetté les fondements d'un Etablissement si cher à son cœur. Il a joui délicieusement de cette espérance ; & il devoit d'autant plus y compter, à l'époque de

(1) Par les soins gratuits de M. l'Abbé Sicard, le plus fort des Maîtres qu'ait formés M. de l'Epée : il a porté cette Science plus loin que l'Inventeur, & il est le plus propre à la faire atteindre à sa perfection.

la Révolution, qu'avant ce moment où l'Esprit National donne une si grande valeur aux Institutions utiles, il avoit recueilli les plus vifs témoignages de l'intérêt que ses Compatriotes prenoient à son Institution, & du chagrin qu'ils avoient de l'indifférence du Gouvernement pour la perpétuité d'une Invention si belle. L'assûrance qu'elle se perfectionneroit & s'éterniseroit dans sa Patrie & chez toutes les Nations, étoit le plus sensible bonheur de M. de l'Epée dans ses travaux. Voilà pourquoi cet Homme si simple donnoit de l'appareil à ses Exercices, s'applaudissoit d'y voir accourir les Riches, les Hommes puissants, les Dames illustres, les Princes, les Souverains. La gloire qui lui étoit personnelle, n'étoit rién pour son amour-propre; mais celle qui rejaillissoit sur son Œuvre, & qui pouvoit en immortaliser les effets, étoit un délice pour son cœur.

Quand tout ce bruit d'éloges avoit cessé, quand ces personnages importans qui lui payoient le tribut de leur admiration avoient disparu, quand il se retrouvoit seul avec ses chers Eléves qui avoient partagé ses succès; lorsqu'il avoit purifié de son souffle leurs âmes investies des vapeurs de la vanité, & qu'il leur avoit fait rapporter à Dieu seul, le mérite de leur science & le prix de leur talent; c'est alors qu'il se livroit avec eux à une innocente joie. Il les con-

duiſoit à une petite habitation qu'il avoit ſur les hauteurs de Mont-Martre. Une longue table les raſſembloit tous. Le Patriarche, accompagné de quelques amis qui avoient, ainſi que lui, des goûts ſimples comme la Nature & naïfs comme l'innocence, partageoit leurs plaiſirs vifs, leurs jeux rapides, leurs doux ſourires, leurs tranſports ingénus, leur contentement parfait. Le profond ſilence qui régnoit dans ces amuſements recueilloit l'alegreſſe dans les âmes. Ces ſignes ſymboliques de la penſée, ce langage muet de l'intelligence, cette tranſmiſſion ſoudaine des ſentimens les plus doux, ſembloient prêter à ces Agapes le charme auguſte, la paix religieuſe des anciens Myſtères, où les Fidéles initiés étoient ſeuls admis, & qui étoient interdits aux profanes.

Comme il étoit aimé de toute cette nombreuſe famille qui lui devoit plus que la vie, qui lui étoit redevable des jouiſſances du temps, & des eſpérances de l'Eternité! Dans un des moments, nous ne pouvons pas dire de la plus éclatante mais de la plus ſenſible joie, l'idée qu'il devoit mourir un jour, fut jettée par hazard à travers l'enchantement de leurs penſées. La foudre tombée ſoudain au milieu d'eux, n'eût pas produit plus d'effroi : les lévres entr'ouvertes, les yeux fixes, les mains étendues, la ſtupeur de l'épouvante peintes dans toutes leurs attitudes

formoient un ſpectacle unique au monde. Ah! ils avoient raiſon : ils croyoient qu'il devoit être immortel, & qu'un Dieu bon, ne pouvoit le leur ravir, parce qu'ils voyoient pour eux en lui ſeul ſa Providence. Mais il leur montra dans une autre ordre de conceptions, cette Providence Eternelle, & l'infaillible Décret de ſa mortalité inévitable & peut-être prochaine. Cette conviction ne fut pas plus tôt entrée dans leurs eſprits, que leurs cœurs ſe reſſerrèrent de nouveau par un ſentiment qui n'étoit plus l'effroi, mais la triſteſſe de l'amour. Les larmes couloient avec une abondance intariſſable. Le ſilence ne régnoit plus: ils frappoient les airs de leurs ſanglots : tous s'étoient rapprochés, s'attachoient de près à ſes vêtemens, le preſſoient dans de vives étreintes, ſembloient vouloir faire violence au Ciel, & le dérober à ſa deſtinée. Comme ſa propre ſenſibilité étoit émue ! Comme il pleuroit lui-même, & mêloit les larmes de ſa joie aux pleurs de leur tendreſſe ! Scène délicieuſe & telle que l'imagination la plus féconde en tableaux de ſentimens n'en pourroit inventer une auſſi touchante, auſſi propre à remplir un cœur du bonheur d'être aimé! Combien il le méritoit ! Vous croyez aiſément, Meſſieurs, que, puiſqu'il leur donnoit ſon tems, ſon génie & ſon cœur, il ne leur refuſoit pas ſon bien. A toutes les époques de ſa vie, il ne s'étoit réſervé pour lui-même que le plus étroit

néceſſaire. Tout ce qu'il avoit d'aiſance étoit pour les Pauvres. Dès ſa jeuneſſe, les dons paternels pour ſes plaiſirs d'un mois étoient dépenſés en un jour : les beſoins connus de ſon prochain lui ôtoient la liberté d'agir autrement, malgré les recommandations de la plus vertueuſe des mères : c'eſt la ſeule déſobéiſſance dont elle ait eu à ſe plaindre. Depuis l'établiſſement de ſon inſtitution pour les Sourds & Muets, la plus grande partie de ſes revenus y a été conſacrée. Son digne frère qui avoit le gouvernement du patrimoine commun, & qui, paſſé la meſure fixée par les bornes de leurs jouiſſances, vouloit arrêter les profuſions de ſes aumônes, trouvoit toujours qu'il avoit anticipé. Il empruntoit de ſes amis ſur ſes revenus futurs pour les urgentes néceſſités de ſes Eléves. Leurs penſions ſéparées à raiſon des ſexes, leurs maîtres, leurs maitreſſes, leurs alimens, leur entretien, il payoit tout. Il ſe dépouilloit pour les couvrir. Il traînoit des vêtemens uſés, pour qu'ils en portaſſent de bons. Quand l'amitié fraternelle lui reprochoit ſur ce point l'oubli des bienſéances ſociales, il lui répondoit par les convenances de la charité. Ah! l'on ne penſoit pas, en le voyant, à l'indigence de ſa parure ; il étoit inveſti de la majeſté de la Vertu.

C'étoit là, Meſſieurs, la ſeule ſingularité de ſa conduite. D'après Jéſus-Chriſt, ſon divin modéle, & à l'exemple de S.-Auguſtin, ſon ſecond

maître dans l'application de l'Evangile aux mœurs, il menoit la vie commune. Aucune auſtérité extraordinaire ne ſignaloit ſa ſainteté. C'étoit avec ſon âme qu'il mortifioit ſes ſens. Il paſſoit les jours au travail, & les nuits à la prière. Il récitoit avec une attention ſévère, à chacune des heures anciennement fixées pour les plus fervents Cénobites, les Offices de l'Egliſe. Il offroit les Dimanches & Fêtes les Saints Myſtères diſtinctement répondus par ſes Sourds & Muets; &, dans cette célébration, ſa piété non affectée, non inquiéte, mais auguſte & ſimple, pénétroit les cœurs de la préſence ſenſible de la Divinité.

Cette ſérénité pure & majeſtueuſe qui donnoit à ſa phyſionomie douce une empreinte céleſte, ne l'a pas abandonné juſques ſous les glaces de l'âge, dans les angoiſſes de la ſouffrance, & entre les bras de la mort. Le Paſteur de ſa paroiſſe, neveu de ſon grave & ancien ami, l'a trouvé toujours égal à lui-même, invariablement attaché à ſes Principes religieux; écoutant, ſans peine, ce que d'autres idées également ſincères ſuggéroient à la conſcience de celui qu'un zèle paiſible animoit dans ſes exhortations modeſtes, & qui n'en payoit pas avec moins d'équité le tribut d'admiration dû au génie & à la piété du plus vertueux des Mortels. Il lui a porté lui-même avec une touchante édification le Viatique & l'Onction des mourants. M. de l'Epée reçut le grand

juge de sa vie comme le suprême objet de son amour, & ne porta vers l'Eternité que les regards de l'espérance. Ces sentimens divins sembloient ne lui laisser aucun mouvement de regret pour la terre. Cependant, assez près de sa dernière heure, il avoit entendu quelques sanglots de ses Eléves qu'on écartoit de sa présence; il avoit apperçu une sourde & muette qu'une plus parfaite éducation & une plus sensible vertu distinguoient parmi ses Disciples, & qui dévoroit ses pleurs : au milieu du saint Office que son pieux frère lui récitoit encore, & qu'il répétoit dans l'extrême recueillement de son âme, prête à l'aller continuer avec les Anges; une parole des divines Ecritures, applicable à l'institution qu'il délaissoit & à ces chers orphelins de la Nature qui alloient se trouver sans père, réveilla, agita la flamme de son cœur, prête à s'éteindre, & fit couler ser dernières larmes.

Messieurs, c'est la Patrie entière qui les recueille ces larmes d'un grand homme, d'un immortel Citoyen. C'est la mère commune qui devient celle de cette famille abandonnée. L'hommage que vous rendez, en ce moment, à la mémoire de leur Instituteur, n'est que le gage solemnel de votre zèle généreux, pour propager & consommer l'œuvre de son génie, & les munificences de sa vertu. Vous-vous obligez vous-mêmes, vous engagez la grande Cité dont

êtes les dignes interprétes, & dont vous avez porté le vœu à l'Assemblée Nationale, par une Pétition remplie de la plus sensible éloquence (1). à donner à l'Etablissement du saint Prêtre la perfection & l'immortalité. Voilà donc les effets purs de cette liberté civique, le plus beau don des cieux! Voilà comme elle honore la Nature; elle secourt l'Humanité; elle seconde la Religion; elle annoblit les cœurs; elle aggrandit les âmes; elle étend le domaine de la Providence, remplit les intentions de l'Instituteur universel des êtres, & représente efficacément sa divine paternité dans l'Empire! Prenez part à ce triomphe de la Raison, des Mœurs, de l'Evangile, de la Patrie, sublimes ombres de Pascal, de Nicole, de Sacy, de Racine, de Descartes dont les cendres reposent dans ces deux Temples réunis, & qui avez du quitter à ce moment le séjour éternel, pour errer au milieu de nous, afin d'assister à une cérémonie si auguste, célébrée parmi vos tombeaux! & vous, émules des pensées religieuses & des vertus sévères de l'objet de nos hommages, qui vivez libres enfin dans la professîon de vos Principes, & dont le zèle patriotique a tant d'éclat à l'Assemblée de la

(1) Elle a été rédigée par M. Godard, jeune Jurisconsulte, doué d'une belle âme & d'un rare talent. C'est le même qui a fait l'*Adresse* de la Commune, en faveur des Juifs.

Nation

Nation & à celle de la Cité ! Et vous, zélateurs d'une Doctrine moins austère, mais qui forme aussi des Patriotes & des Saints ! Vous généreux Philanthropes, qui avez eu le bonheur & la gloire de réunir, dans votre Société de Bienfaisance, l'Instituteur des Aveugles (1) & celui des Sourds & Muets, ces deux Génies qui se disputoient des Miracles en faveur de l'Humanité ! Et vous, nos frères non catholiques, nos chers Concitoyens, nos vrais amis, que notre tendresse pourra, comme celle du Prêtre que nous honorons, gagner à l'unité de la Foi, en même temps que vous êtes déjà, selon son désir, reçus à l'unité de la Patrie ! Et vous-même, antique Nation d'Israël, si chère à l'amour de ce Saint homme & à ses espérances; vous, les dépositaires de nos premières Ecritures & de nos divins Oracles; vous, qui, après votre longue dispersion prédite par vos Prophètes & les nôtres, allez voir s'opérer cette réunion solemnelle, également annoncée par eux ! Et vous enfin, intéressans objets de la Sollicitude civique, enfans plus chers à la Patrie qu'à la Nature; création du Génie & de la Religion; non plus le rebut mais l'orgueil de l'Humanité; qui avez appris, & qui continuerez de vous instruire à rendre le Silence plus éloquent que la Parole, les signes de la Pensée

(1) M. Haüy.

plus intelligibles que les sons qui la transmettent ! Génération présente, Génération future de tous les Humains privés en naissans des organes les plus sensibles de l'intelligence, & destinés à participer au prodige qui les supplée ! Bénissez tous avec les Citoyens de cette auguste Assemblée, l'homme unique dans les Annales du Monde, à qui la Ville créatrice de la Liberté Françoise, décerne les Honneurs Suprêmes. Les Morts & les Vivants, le Ciel & la Terre, le Présent & l'Avenir, la Nature, la Religion, la Patrie le proclament *Grand* : & ce concert de louanges en faveur d'un simple Prêtre, d'un simple Citoyen retentit dans l'Eternité. *Hic* Magnus *vocabitur, in regno cælorum.*

Imprimé, par l'ordre de l'Assemblée générale des Représentans de la Commune.

ANTONIUS-ELEONORIUS LEO LECLERC DE JUIGNÉ, *Miseratione divinâ & Sanctæ Sedis Apostolicæ Gratiâ, Parisiensis Archiepiscopus, Dux Sancti Clodoaldi, Par Franciæ, Regiæ Navarræ Superior, &c. Ut in Parochial Ecclesiâ S.-Stephani de Monte, Parisiis, intra Missam Piacularem pro animâ defuncti Magistri de l'Epée, Presbyteri, à Magistro Claudio Fauchet,*

Presbytero Diœcesis Nivernensis, Concio Funebris habeatur, Licentiam Concedimus per Præsentes. Datum Parisis, sub signo Vicarii nostri Generalis, anno Domini millesimo-septingentesimo-nonagesimo, die verò mensis Januarii undecimâ.

MALVAUX, *Vic. Gen.*

De Mandato Illustrissimi & Reverendissimi D. D. Archiepiscopi Parisiensis.

GERVAIS.



M. DCC. XC.